



LIVRES

LITTÉRATURE
QUÉBÉCOISEPoints
de fuiteUn premier roman
provocateur
et énigmatique
de Marc SéguinCHRISTIAN
DESMEULES

Moitié Blanc francophone, moitié Mohawk, tout entier réfractaire aux limites et à l'autorité, Marc S. Morris a fait depuis longtemps le deuil de son espèce. «*Ma nature m'oblige à ne pas respecter les règles des autres*», nous explique-t-il calmement. Braconnier, tueur, prédateur, régulateur, chasseur, virus: sa vie, à ses propres yeux, devrait être l'expression parfaite d'un principe de dissidence.

Un jour d'automne en 1991, son refus global — un peu envers les femmes et l'amour, beaucoup envers la société de consommation, l'Amérique et

«Je ne le savais pas encore, mais je n'aurais plus jamais besoin de me tuer»

toutes ses tares — lui fait entreprendre au volant de son pick-up Dakota bleu deux tons, après avoir largué sans retour une fille qui l'accusait de manquer de courage en

lui mettant sous le nez une page de son vieil atlas de l'Amérique du Nord, un itinéraire plutôt singulier chevauchant la frontière canado-américaine.

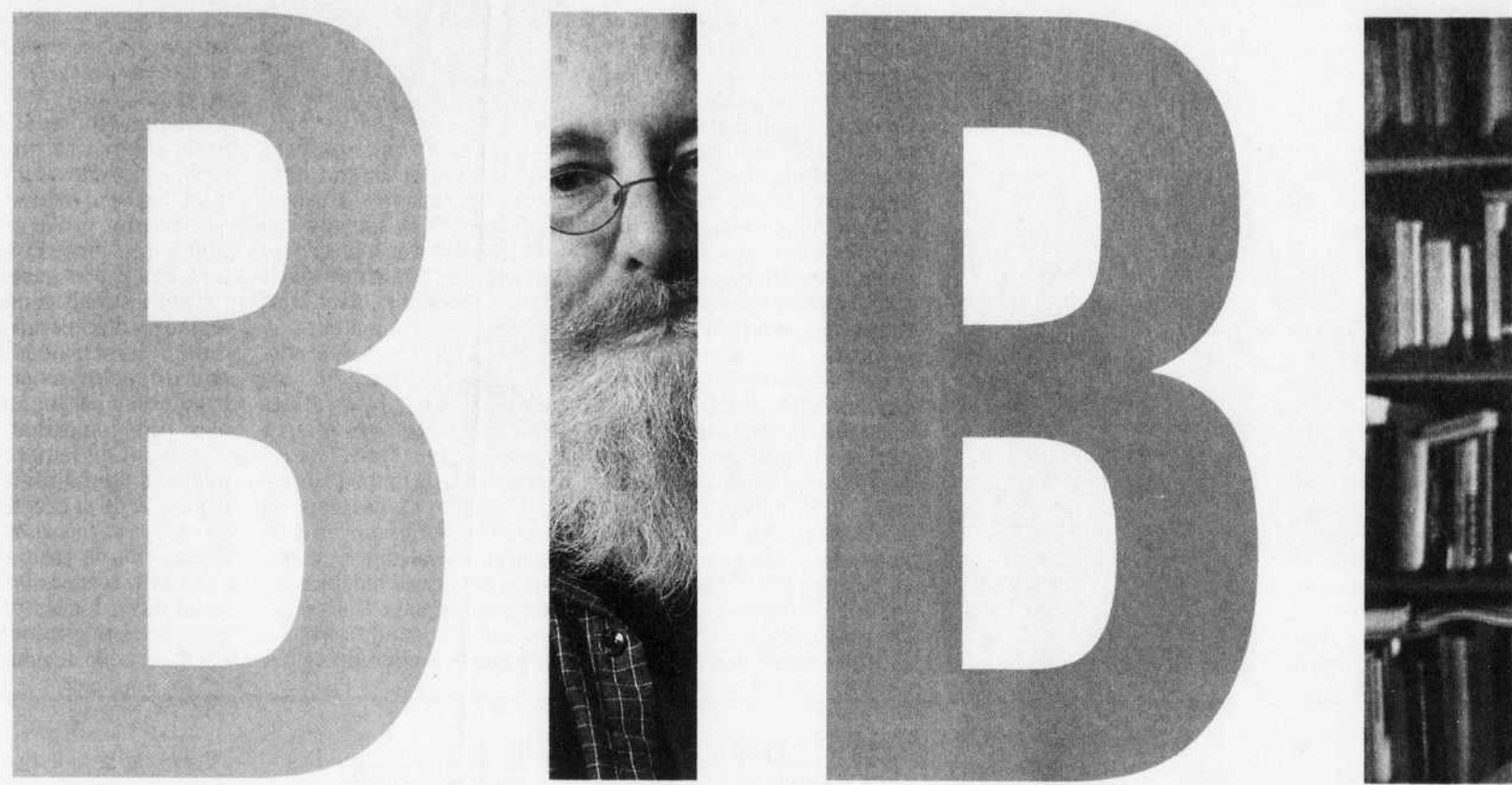
«Pendant qu'elle me regardait en silence, accusatrice, la bouche pincée, j'ai tranquillement tracé un gigantesque FUCK YOU qui partait de la Saskatchewan et dont le dernier U se terminait quelque part dans le Saint-Laurent près de Montmagny.»

De Montréal à Winnipeg, en passant par North Portal et Grand Rapids, le narrateur de *La Foi du braconnier*, premier roman de Marc Séguin, avale les kilomètres et les litres de mauvais café. Jusqu'à ce qu'à Ann Harbor, au Michigan, en traçant cinq ans plus tard au volant d'un autre Dakota 1987 le dernier bras du Y, il fasse la rencontre d'une étudiante en droit originaire de Chicago. Flèche en plein cœur, foudroyé, au sol. «Emma que j'aimais comme une prière qui se serait réalisée.» Emma qu'il ramène à Montréal, où il ouvrira un restaurant, et avec qui il aura un enfant. Emma dont le prénom sonne aussi comme le verbe «aimer» qu'on aurait conjugué au passé.

Un peu cuisinier, un peu Warrior, un peu contrebandier de cigarettes, ex-étudiant à la prétrise, Marc S. Morris, après un suicide improvisé et plus que raté, nous entraîne dans ses souvenirs de

VOIR PAGE F 2: SÉGUIN

LE ROMAN-MÉMOIRES



VICTOR LÉVY-BEAULIEU

CAROLINE MONTPETIT

Sous le titre *Bibi* et sous son nom, on lit «(mémoires)», entre parenthèses. C'est que Victor Lévy-Beaulieu a décidé il y a quelque temps qu'il n'appellerait plus ses livres des «romans». «Le fait que le mot «mémoires» soit entre parenthèses dit au lecteur: méfiez-vous, ce ne sont peut-être pas de véritables mémoires», dit l'homme,

Pour lui, la notion même de roman est dépassée, parce qu'«on ne vit plus dans un monde linéaire, et qu'il est dépassé de raconter une histoire de façon linéaire».

En fait, c'est un livre écrit comme dans un souffle, touffu, à la ponctuation éclatée, avec peu de pauses, qui prend presque une forme onirique, voire cauchemardesque. Un livre très physique, où le personnage principal semble toujours conscient de sa mort possible, de son corps allumé, d'abord, puis de plus en plus âgé. «Les hommes vieillissants rongent leur os sans mouelle, c'est de l'intérieur que ça se gruge et les portes pour en sortir sont scellées dans la chair, les muscles et les cartilages...», écrit-il.

Bibi, donc, débute en Afrique, à Libreville, au Gabon. Bibi, c'est un homme, Abel Beauchemin, qui y a un improbable rendez-vous avec une femme qu'il n'a pas vue depuis plus de 40 ans. C'est l'occasion pour lui de se remémorer ses années de jeunesse, alors qu'il venait de quitter le village de Saint-Jean-de-Dieu pour «Morial-mort» et qu'il rencontrait Judith, femme sodomisée par son père, terrorisée par ses oncles, et éprise, comme lui, de littérature.

«Montréal-Nord, à l'époque où j'y ai habité, était une ville d'un mortel ennui. Il n'y avait aucun plan d'urbanisme, rien que de la spéculation foncière tous azimuts», se souvient-il. Le *Bibi* de Victor Lévy-Beaulieu y travaille dans une banque, avant de contracter la poliomyélite.

«Dès que j'ai mis les pieds à Montréal, à 14 ans, je me suis mis à écrire des romans. À 15 ans, j'en avais écrit neuf, et j'avais décidé à 14 ou 15 ans que je ne ferais pas autre chose. La polio m'a un peu confirmé là-dedans. J'étais gaucher à une époque où on interdisait aux gens d'écrire de la

main gauche. Alors, quand j'ai eu la polio, ma mère disait que c'était une punition de Dieu», raconte-t-il. Bibi devient donc écrivain, contre vents et marées, contre les colères de sa mère et celles de son père, qui menace de lancer sa machine à écrire par la fenêtre. Une machine à écrire que Victor Lévy-Beaulieu s'était achetée avant d'avoir la polio, mais qu'il a ensuite abandonnée parce que ses muscles refusaient désormais de s'en servir. Il dit d'ailleurs écrire depuis à la main, à partir de 3h45 le matin, ensuite un peu le soir, avant de prendre les dernières heures de la journée pour lire un peu.

«Je n'écris pas pour la défaite, j'écris pour la victoire, et la victoire, c'est d'être indépendant»

Littérature et nationalisme

Cette jeunesse, donc, c'est l'époque aussi où Victor Lévy-Beaulieu découvre la littérature, Kafka, Artaud, Brecht, Julien Gracq, abondamment cités ici. «Des auteurs pas très rigolos», note-t-il.

La littérature est d'ailleurs demeurée la grande passion de Victor Lévy-Beaulieu, avec le pays. «La littérature et le peuple d'où je viens, c'est indissociable. Si je me disais qu'il n'y a aucun espoir pour le Québec, je cesserais d'écrire. Je n'écris pas pour la défaite, j'écris pour la victoire, et la victoire, c'est d'être indépendant», répète-t-il.

Refusant de baisser pavillon, Victor Lévy-Beaulieu participera d'ailleurs au Moulin à paroles, qui se tiendra sur les plaines d'Abraham pour souligner le 250^e anniversaire de la bataille qui signa la défaite de la France en Amérique du Nord. Il y lira un texte d'Arthur Buies. «La situation québécoise n'a pas changé depuis les plaines d'Abraham. Notre colonisation est devenue insidieuse, et en cela plus dangereuse. Quand on lit les textes des Patriotes, on réalise qu'ils sont plus directs et revendicateurs. Et cela passait dans les journaux tous les jours. Aujourd'hui, on ne peut plus faire cela parce que les journaux ne nous appartiennent plus», dit-il. Il croit cependant que l'indépendance se fera au Québec, «plus tôt que tard» d'ailleurs, même s'il n'accorde son appui à aucun des partis politiques enregistrés pour l'instant à Québec.

Mais *Bibi* ne se penche pas outre mesure dans ses (mémoires) sur le sort du Québec, loin s'en faut. En fait, c'est plutôt le sort de l'Afrique noire qui l'occupe ici, même si l'écrivain admet en en-

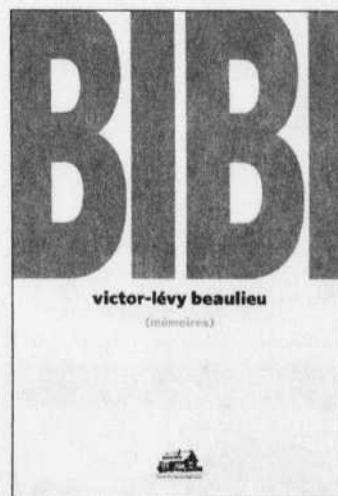
trevue qu'il n'y a jamais mis les pieds. Il y aborde notamment la très forte présence des Chinois en Afrique, qu'il identifie comme la nouvelle puissance coloniale.

«Leurs investissements [en Afrique] sont passés de 5 à 50 milliards», dit-il, citant des chiffres qui pourraient même être dépassés aujourd'hui. «De tous les peuples colonisateurs du monde, poursuit-il, les Chinois sont devenus le pire. [...] Avant, les colonisateurs croyaient qu'ils allaient amener, sinon l'aisance matérielle, du moins l'aisance morale. Or les Chinois n'ont aucun sens moral. Ce qui les intéresse, c'est de mettre la main sur les richesses naturelles sans aller plus loin», dit-il.

Pendant ce temps, dit-il, six millions d'enfants meurent chaque année. «On nourrit nos voitures plutôt que le monde!» Il accepte d'ailleurs sa part de culpabilité dans cette déroute. Et il pense avec Albert Camus qu'on est tous un peu responsables du mal qui se fait dans le monde.

Le Devoir

BIBI

Victor Lévy-Beaulieu
Éditions Trois-Pistoles
Trois-Pistoles, Québec, 597 pagesFRANÇOIS VIE D'ANNE SOPHIE
BLAIS BONENFANT

LIVRES

EN APARTÉ

Ce curieux rayon du livre sur le livre

Peintre, sociologue, écrivain, Alain Médam a publié, il y a trente ans, *Montréal interdite*, véritable plongée dans l'antre de sa cité d'adoption, un livre remarquable, peut-être un des plus beaux jamais consacrés à cette île-ville. Médam vient de lancer, à l'enseigne de son éditeur Liber, *La saveur des livres*, une méditation sur ces objets de papier sans lesquels la vie ne serait plus la même. Lui qui a l'habitude des profondeurs des livres, le voici qui s'intéresse, dans une suite de réflexions qui progressent en spirale, à notre relation aux livres...



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

la Nouvelle-Angleterre. Quoi que cette trame puisse laisser imaginer, on est loin ici du dessin animé. Il convient plutôt d'imaginer un usage renouvelé, aussi amusant qu'intelligent, de la fable animalière si présente dans toute l'histoire de la littérature.

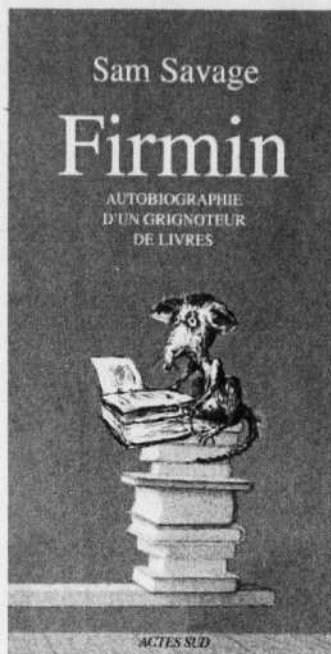
Des mémoires

Au même rayon des livres sur les livres, Pierre Graveline vient de publier *Une passion littéraire*, ses mémoires d'éditeur. Paru chez Fides, l'ouvrage est décrit abusivement, en quatrième de couverture, comme une «histoire». Bien sûr, l'histoire suppose une confrontation des points de vue et des documents. Rien de tel

ici. On est plutôt devant un simple témoignage, celui d'un homme qui se raconte d'ailleurs sans cesse au «je». A 57 ans seulement, alors que Pierre Graveline exerce toujours un travail d'éditeur, pourquoi publier de tels mémoires? A-t-il peur que la mort le croque précipitamment?

Assez fréquents ailleurs, les mémoires d'éditeurs sont plutôt rares au Québec. En 2002, Jacques Hébert, un des meilleurs éditeurs québécois du XX^e siècle, avait donné à lire, avec *En 13 points Garamond* (Éditions Trois-Pistoles), un aperçu bref mais énergique de son rapport au monde des lettres. Ce livre, porté par une écriture agréable et une riche expérience dont il savait extraire les lignes de force principales, se buvait comme du petit lait. Celui de Graveline, en comparaison, s'enlise dans la surcharge d'anecdotes dont on pourrait d'ailleurs parfois mettre en question la justesse, à condition bien sûr d'avoir été présent aux événements qu'il rapporte, ce qui est souvent mon cas.

Le bon éditeur entend, flaire, hume les souffles de son époque, en s'efforçant de devenir ce qui pourra continuer de respirer demain, même sans lui. De 1996 à 2005, Pierre Graveline fut d'abord gestionnaire mais aussi éditeur au Groupe Ville-Marie littéraire, à l'époque partie intégrante de Sogides, un ensemble désormais propriété



de Québec. Sous ce gros chapiteau éditorial, on trouve encore les maisons l'Hexagone, Typo et VLB, soit un riche ensemble littéraire nourri au surplus par les dépouilles d'autres enseignes, dont Parti Pris et les Quinze Éditeurs.

D'un naturel très détendu, sensible à l'exercice de tous les plaisirs de la table et des convivialités prolongées qu'elle peut susciter, Graveline est devenu éditeur un peu par hasard, après une carrière en communication auprès d'un syndicat et à la suite de connivences politiques indépendantistes avec le poète Gaston Miron, un des fondateurs de l'Hexagone. Audodidacte jus-

qu'au bout des doigts, Graveline s'est retrouvé en 1996 à remplacer au pied levé Jacques Lanctôt, éditeur d'expérience qui venait de quitter avec fracas ce navire pour lancer sa propre affaire, heureux d'être à nouveau seul capitaine de sa destinée éditoriale.

Dans son livre, Graveline soulève des questions sur la logique des subventions autant que sur la gestion politique générale des affaires culturelles au Canada comme au Québec. Mais il le fait à grande vitesse, sans rien développer ou appuyer, préférant s'attarder à l'évidence à la liste fastidieuse des titres auxquels il a été associé, que ce soit de près ou de loin. Ses pointes les plus vives à l'égard du système dans lequel il a travaillé s'émoussent ainsi sous le poids accordé à la petite histoire de ses propres activités.

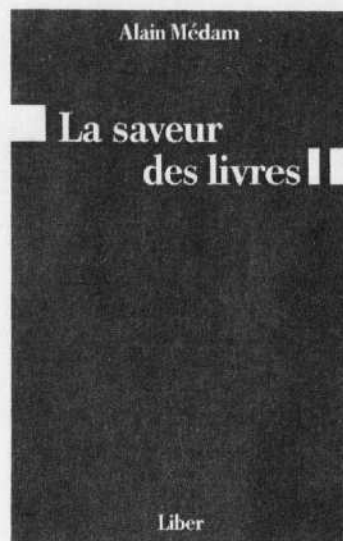
S'il est vrai, comme il le laisse entendre, que le groupe Sogides de Pierre Lespérance avait fini par menacer très sérieusement l'indépendance des maisons d'édition littéraires dont il assumait la charge, pour quoi alors avoir soutenu leur rachat par un groupe encore plus important, Québecor, avant de remettre sa démission, épuisé dit-il par tant d'années de si excellents services? Graveline passe aussi là-dessus très vite, trop vite.

En fait, *Une passion littéraire* apparaît tout entier vers une seule volonté fondamentale, celle de nous assurer

de la valeur de son auteur. Dans cette propension soutenue à toujours se donner le meilleur rôle, Pierre Graveline n'est hélas pas très différent de son collègue éditeur Jean Royer, qu'il éreinte précisément pour cette raison — comme pour d'autres il est vrai — tout au long d'*Une passion littéraire*.

Il y a tout de même dans ce livre l'expression d'une énergie et sincère passion pour les livres, en particulier pour les essais politiques et la poésie. À travers *Une passion littéraire*, le lecteur curieux trouvera sans doute quelques clés pour un peu mieux comprendre la dynamique éditoriale québécoise.

jfnadeau@ledevoir.com



SÉGUIN

SUITE DE LA PAGE F 1

chasses subtiles, d'aubes claires, d'errances longitudinales, de petits et de grands bonheurs. «Je ne le savais pas encore, mais je n'aurais plus jamais besoin de me tuer. Emma s'en chargerait.»

Fait d'allers-retours dans le temps et dans l'espace, à la manière d'un «road trip» conceptuel, *La Foi du braconnier* est une réflexion sur l'amour et le désir, sur le courage d'être soi, mais aussi sur la condition masculine, la mort, le temps («Le temps est l'espace qui sépare tout de la vérité»).

Une méditation sur ce quelque chose de plus qu'il faut parfois pour vivre et qu'on appelle tantôt la foi, tantôt l'espérance. Un pari qui s'apparente au phénomène qui continue de faire rouler une bicyclette lorsqu'on a depuis longtemps cessé de pédaler. L'amour entre un homme et une femme relève-t-il du

mystère, d'un choix volontaire et simultané, du hasard le plus pur? Vaut-il mieux être le chasseur que le chassé, mourir patiemment à petit feu ou passer l'arme à gauche au sommet du bonheur de vivre?

Ce sont quelques-unes des réflexions qu'aborde Marc Séguin dans ce roman charnel et grave tout à la fois, tracé en finesse d'une main remarquablement sûre. Peintre prolifique et talentueux — il est l'un des artistes contemporains les mieux cotés au Canada —, chasseur émérite, n'en doutons pas, Marc Séguin, né à Ottawa en 1970, ne nous offre pas, et c'est heureux, toutes les réponses. Provocateur et énigmatique.

Collaborateur du Devoir

LA FOI DU BRACONNIER

Marc Séguin
Leméac
Montréal, 2009, 152 pages



© GABRIELLE THÉRIEN

Marc Séguin, peintre et désormais romancier

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

Soleil trompeur

Los Angeles, gigantesque usine à rêves, est le personnage principal du nouveau roman de James Frey

CHRISTIAN DESMEULES

Incendies de forêt, tremblements de terre, inondations, sécheresses, émeutes monstres, invasions de drosophiles, Paris Hilton ou O.J. Simpson, rien ne semble avoir épargné, tout au long de sa courte histoire, cette mégapole tentaculaire construite en bordure de l'océan Pacifique. Dieu déteste-t-il Los Angeles?

C'est la ville phare de la culture populaire occidentale, le miroir aux alouettes vers lequel convergent chaque année, venus des quatre coins du monde, une petite armée de candidats à l'*American dream*. Nouvelle Gomorrhe pour les uns, capitale du soleil permanent et de pollution atmosphérique pour les autres, L.A. est avant tout une gigantesque machine à produire des rêves. Hollywood, Malibu, Beverly Hills: des noms qui suffisent à engourdir même les plus endurcis. On estime à 100 000 le nombre de personnes qui y débarquent chaque année pour faire carrière dans l'industrie du spectacle.

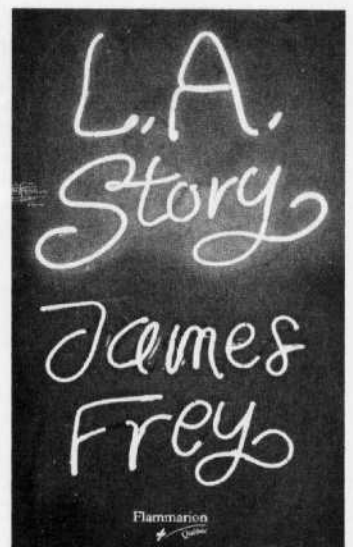
Seulement, tout ce qui brille n'est pas or, et la réalité que recouvrent ces deux lettres n'est jamais bien longue à apparaître. Le succès? La fortune, la gloire? Parfois, oui, ça arrive. Parfois.

C'est la trame de *L.A. Story*, le nouveau roman de James Frey, auteur devenu célèbre avec les mémoires en partie fabriqués d'un toxicomane repent, *Mille morceaux*, suivis deux ans plus tard de *Mon ami Léonard* (Belfond, 2004 et 2006).

Diabolisé par les médias après qu'Oprah Winfrey, reine de la télé et des clubs de lecture aux États-Unis, eut révélé le pot aux roses au cours d'une confrontation en direct avec l'auteur, James Frey, 40 ans, désormais menteur et écrivain.

«Témoignage coup-de-poing», «livre-culte» vendu à des centaines de milliers d'exemplaires, l'affaire a fait grand bruit et quelques lecteurs déçus ont exigé d'être remboursés, et certains, faisant preuve d'un meilleur flair pour le profit que pour la bonne littérature, sont même allés jusqu'à poursuivre l'auteur et l'éditeur devant les tribunaux en réclamant des dommages moraux.

Bien mieux que la controverse qui l'a mise au monde, «l'affaire» James Frey met surtout en lumière l'insatiable appétit de réalité et de véricité qui anime nos contemporains. Qu'on se rassure cette fois, *L.A. Story* — ou *Bright Shiny Morning*, selon qu'on parle anglais avec l'accent de Paris ou celui de Bel Air — fourmille de vrais-faux acteurs qui sont barman en at-



tendant de décrocher enfin un vrai rôle, de vrais-faux membres de gangs de rue, de vraies-fausses actrices porno aux vrais-faux seins.

Roman ambitieux et «horizontal» — tout comme la ville dont il s'inspire —, *L.A. Story* nous raconte l'histoire d'hommes et de femmes confrontés à l'envers de l'illusion. Il retrace aussi, accessoirement, l'histoire de la ville, véritable personnage principal, depuis sa fondation par un groupe de 44 personnes en 1781 jusqu'à nos jours, accumulant les anecdotes, les statistiques, les descriptions.

C'est ainsi qu'on y suit les pas de Vieux Joe, un sans-abri qui dort depuis des années dans les toilettes d'un casse-croûte de Venice Beach, passant ses journées à quêter auprès des touristes et à boire du Chablis bon marché, à regarder les vagues et à attendre une réponse qui ne viendra jamais. Ceux d'Esperanza, une jeu-

ne femme de ménage latino douée et complexée qui aura droit, elle, à son conte de fées. Les aventures d'un très jeune couple de l'Ohio qui débarque à L.A. avec trois sous en poche et un vieux pick-up, ou celles d'un acteur célèbre et puissant qui est homosexuel en public et homosexuel en privé.

En parallèle à ces quelques figures dont les histoires alternent tout au long du roman, Frey évoque des centaines d'autres destins plus ou moins heureux: travailleurs clandestins, fugueurs, masseuses asiatiques, anciennes reines de beauté, petits génies locaux, producteurs de cinéma avides, sexoliques, joueurs de football déchus, acteurs ou actrices qui font autre chose en attendant de décrocher enfin un vrai rôle — on l'a dit, oui, on le répète.

Roman kaléidoscopique, fascinant tourne-page, *L.A. Story* pose un regard implacable mais néanmoins empli de compassion sur ces milliers de vies pour lesquelles, même les jours où le smog se fait moins épais, le soleil ne brille pas toujours. Une vision certainement contestable puisque, comme l'écrit l'auteur en guise d'avertissement, «il n'y a rien dans ce livre qui doive être considéré comme exact ou digne de foi».

Collaborateur du Devoir

L.A. STORY

James Frey
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Constance de Saint-Mont
Flammarion Québec
Montréal, 2009, 490 pages

LIBRAIRIE **Alire**

Le plaisir de lire, une richesse accessible à tous...

Et tant d'univers à découvrir!

Alire, Librairie indépendante agréée
450.679.8211 | Place Longueuil

LIBRAIRIE **BONHEUR D'OCCASION**

Livres d'occasion de qualité

NOUVEAUTÉ
Choix de livres en ligne
Plus de 200 titres à chaque semaine
à cette adresse :

www.abebooks.fr/vendeur/bonheurdooccasion

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue de La Roche (angle Mont-Royal)
bonheurdooccasion@bellnet.ca

LE DÉLIVRÉ

La lecture délivre, des libraires se livrent

> Quand la presse ne suffit plus...
www.librairiemonet.com/blogue

LITTÉRATURE

Authentique

Six livres en plus de 20 ans, cinq années écoulées depuis son petit dernier, *Retour d'Afrique*: une auteure qui se fait trop rare, Francine D'Amour. Le genre à se laisser désirer. Et qu'on retrouve, chaque fois, avec le sentiment de renouer avec une bonne amie perdue de vue.

Cette façon qu'elle a d'établir d'emblée une connivence avec vous. De vous traiter aux petits oignons, avec élégance, délicatesse. Toujours pleine d'égards pour vous, mais sans en faire trop. Vous vous sentez choyé, intelligent aussi. Vous en valez la peine, vous dites-vous, vous valez la peine qu'on déroule le tapis rouge pour vous, qu'on vous serve autre chose que du *fast-food*.

Cette façon qu'elle a de parler d'elle, et des autres. De rire de ses propres travers, et de ceux des autres, bien entendu. Distance, ironie, autodérision... A la limite du cynisme, parfois. Méchante, par bouts. C'est là depuis le début, depuis *Les dimanches sont mortels*, récompensé par le prix de l'Académie des lettres du Québec en 1988.

On lui pardonne de s'égarer un peu par moments. De raconter en détail certaines scènes, certains événements qui paraissent superflus dans le cours du récit. Où s'en va-t-elle avec ça? Et puis voilà, ça finit par se tenir. C'est coloré, vivant. Un talent de conteuse, oui, très certainement.

Venons-en à son nouvel ouvrage: *Pour de vrai, pour de faux*. Un recueil de nouvelles.

D'accord. Mais plus qu'un recueil de nouvelles, en fait. C'est-à-dire: il y a des histoires, oui. Mais aussi des mises en situation, des retours, des renvois, des notes de toutes sortes... qui en expliquent la genèse.

Cela pourrait tomber dans le je-me-moi en train de se regarder écrire; pas du tout. Cela pourrait faire lourdaud, pédago-pédagogique, du type «manuel à l'usage des apprentis écrivains». Nenni.

Bon. Je vous explique. D'abord, un texte où l'auteure raconte ni plus ni moins comment elle en est venue à s'approprier l'histoire d'un de ses élèves en français au cégep, pour la déformer, lui donner une autre couleur, une autre texture, bref, en faire un texte de fiction portant sa signature à elle.

Suit le texte en question. Où un ado, surnommé Jérémie, se retrouve pris entre deux feux: son père et sa mère en train de se chicaner, sur l'autoroute glacée, en pleine tempête de verglas. Pathétique. Et tragique pour le pauvre Jérémie, dont la vie va basculer.

Troisième texte du recueil: une lettre, adressée au garçon en question (celui de la fiction...), signée supposément

par son père, éploré, touchant, qui tente de rebâtir les ponts entre eux. Fin de l'histoire. Mais ce procédé — par lequel l'auteure donne la parole à des personnages inventés ou inspirés de personnages réels — va être réutilisé. Pour faire parler des chats, notamment. Là, j'avoue, j'ai tiqué un peu. Mais passons.

L'originalité de la démarche, en tout cas, est à souligner. Et puis, on apprécie le jeu de la vérité et du mensonge auquel nous convie, sourire en coin, Francine D'Amour. Du genre: oui, elle a vraiment rencontré une femme en hijab qui s'occupait des coffres de sûreté d'un hôtel deux étoiles à Londres, et oui, un attentat terroriste a véritablement eu lieu dans le quartier environnant, mais non, cette femme ne s'appelait pas Fatouma, et elle n'a pas décidé de changer de vie après l'explosion meurtrière... pas

aux dernières nouvelles en tout cas.

Bien sûr, se faire raconter la même histoire plus d'une fois pourrait devenir lassant, mais la curiosité finit par prendre le dessus: on veut savoir ce qui s'est réellement passé dans la réalité. Tout en sachant que l'auteure se donne la liberté d'en rajouter un peu. Elle en convient: «*J'exagère toujours.*»

Fascinant aussi de voir à quel point, peu importent les situations, les personnages, reviennent les mêmes obsessions, les mêmes tics, la même propension à l'anxiété. Ça va de la phobie des chiens à la perte constante d'objets. Surtout, la peur est présente partout: peur du vide, peur de l'inconnu, peur de l'abandon, peur des attentats... puis, peur de la maladie, de la mort.

C'est la dernière partie du livre, le dernier quart, disons, qui saisit le plus. Tout à coup, tandis que l'auteure démêle le vrai du faux par rapport à un texte qu'elle a écrit, inspiré d'une visite à la maison de son enfance et destiné à une revue, on n'a plus l'impression de jouer. La légèreté fait place à la gravité.

On tombe sur ceci, qu'on relit, bouche bée: «*Quand est venu le moment de réviser les épreuves, j'avais appris l'horrible nouvelle (une énorme bosse avait subitement poussé dans mon sein droit, et une autre, énorme elle aussi, était apparue tout aussi subitement quelques jours plus tard; bref, j'étais atteinte d'un cancer qualifié de "fulgurant") et j'ai failli renoncer.*»

Suivent des pages pleines



Francine D'Amour

© DOMINIQUE THIBODEAU

de terreur, d'effolement, de douleur, de rage, mais aussi de reconnaissance et d'espoir, de vitalité, de fierté, de dignité. Peu importe, finalement, que ces pages jouent sur la frontière entre réalité et fiction, elles sont tellement in-

tenses. Et surtout, pleines d'authenticité.

POUR DE VRAI, POUR DE FAUX
Francine D'Amour
Boréal
Montréal, 2009, 192 pages

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE

Le noir dans tous ses états

Le roman noir a la cote en ce moment au Québec. En témoignent les nouveaux arrivages en librairie et les parutions annoncées, très nombreuses cette saison.

DANIELLE LAURIN

De plus en plus d'auteurs de chez nous s'y frottent. Sanguinaire, épouvanté, grinçant, situé ici-maintenant ou dans un futur X, une autre dimension... Pour les aguerris, qui ne dédaignent pas l'humour, et pour les amoureux des îles de la Madeleine: *La Mort du chemin des Arènes* (Courte Echelle), de Jean Lemieux. Où l'on retrouve l'enquêteur d'*On finit tous par payer*, prix France-Québec 2004, qui pourrait bientôt être adapté au cinéma.

Deux nouveaux venus dans le genre montrent qu'ils ont des griffes. La blogueuse-réalisatrice Geneviève Lefebvre revisite, à la sauce moderne, le personnage de la jeune martyre Maria Goret, dans *Je compte les morts* (Libre expression). Chez le même éditeur, le journaliste Michel Jean, avec *Un monde mort comme la lune*, nous entraîne dans l'univers sanglant des chimères en Haïti.

C'est en Haïti aussi que se situe *Une saison de porc* (Mémoire d'encrier). Sur fond de superstition et de corruption, un policier se transforme littéralement en cochon. L'auteur du loufoque recueil *Treize nouvelles vaudou*, Gary Victor, enfonce le clou.

Aussi: *Peaux de chagrin* (Triptyque), où l'on se promène de Montréal à Auschwitz, en passant par Oaxaca. C'est signé Diane Vincent, anthropologue de formation et professeure de sociolinguistique... qui ne dédaigne pas l'odeur du sang.

D'où viens-tu (Flammarion Québec), d'Antoine Filissiadis, raconte la descente aux enfers d'un publicitaire de Los Angeles, qui assiste, impuissant, à la disparition de sa femme. Et qui, en désespoir de cause, fait appel à un médium.

Dans *Mary-Jane la tueuse* (Prise de parole), Sylvie-Maria Filion se glisse dans la peau d'une fille qui n'a rien d'une tueuse... mais le devient soudainement.

Tout juste débarqué en librairie



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Nelly Arcan revient avec *Paradis clef en main*

rie: *Une toute petite mort* (Hurtubise), de Michel Leclerc, l'histoire d'un assassinat qui a lieu au beau milieu de la tragédie du 11 septembre 2001.

Pour les adeptes de littérature qui fesse: cinq nouveaux titres à paraître chez Coups de tête. Outre le très attendu *Paradis clef en main*, de Nelly Arcan, des romans trash signés Edouard H. Bound, Laurent Chabin, Mathieu Fortin... et Léo Lamarche, qui situe son histoire dans le monde des junkies, à Paris.

Aux Éditions Alire, la rentrée a déjà fait pas mal de bruit, avec la sortie du terrifiant *Hell.com*, de Patrick Senécal. Avec l'annonce, aussi, de la parution, en novembre, de *La Faim de la Terre*. Un prolongement, sur fond d'écoterrorisme et d'attaques islamistes, de la série à succès de Jean-Jacques Pelletier, *Gestionnaires de l'apocalypse*.

D'ici là, on attend, chez le même éditeur: des nouvelles d'Elisabeth Vonarburg, pionnière de la science-fiction au Québec. Des nouvelles d'Yves Ménard, aussi... et d'un personnage créé par lui, Laurent McAllister.

Et puis, Joël Champetier a adapté quatre de ses romans de science-fiction jeunesse pour n'en faire qu'un seul pour adultes, sous le titre *Le Mystère des Sylvaneaux*.

Enfin, l'auteure des Chevaliers d'Émeraude publie la suite de *Qui est Terra Wilder?*, une saga fantastique qui s'adresse aux



EN BREF

Encore deux ans de *Lettres de Martha*

L'écrivaine Marie Laberge a annoncé cette semaine qu'elle allait poursuivre l'aventure épistolaire entreprise avec le feuilleton *Lettres de Martha* durant encore deux ans. Les intéressés pourront donc s'abonner au feuilleton de façon à recevoir chez eux 26 lettres personnalisées contenant de nouveaux épisodes de la vie de cette femme de 62 ans. Ils doivent pour ce faire consulter le site www.marielaberge.com. Les hommes qui s'abonnent reçoivent des lettres différentes des femmes, Marie Laberge ayant réalisé qu'elle ne s'adressait pas de la même façon aux personnes des deux sexes. Le prix de l'abonnement passe cette année de 33 \$ à 34 \$. Les intéressés pourront également se procurer les lettres écrites l'an dernier par Marie Laberge. En 2008, Marie Laberge avait rejoint ainsi quelque 42 000 abonnés. — *Le Devoir*

ados mais que ne dédaignent pas les adultes.

Collaboratrice du Devoir

Le Canada un paradis pour les espions

FABRICE DE PIERREBOURG MICHEL JUNEAU-KATSUYA

CES ESPIONS venus d'ailleurs

9 septembre

Fabrice DE PIERREBOURG Michel JUNEAU-KATSUYA

IL FAIT BON LIRE!

GRUPE LIBREX Une compagnie de Quebec Media GROUPELIBREX.COM

ARCHAMBAULT Une compagnie de Quebec Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 25 au 31 août 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 HELL.COM Patrick Senécal (Alire)	1 LE WHY CAFÉ John P. Strelecky (Dauphin Blanc)
2 LA TRILOGIE BERLINOISE Philip Kerr (Du Masque)	2 LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2010 Collectif (Larousse)
3 LA COMMUNAUTÉ DU SUD T. 3 Charlaine Harris (Flammarion Québec)	3 DXEL 2010 Collectif (Robert)
4 MANGE PRIE AIME Elizabeth Gilbert (Livre de Poche)	4 MULTIDICIONNAIRE DE LA LANGUE... Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)
5 LE PREMIER JOUR Marc Levy (Robert Laffont)	5 L'ART DE CONJUGUER Collectif (Hurtubise HMH)
6 MILLÉNIUM T. 3: LA REINE DANS LE... Stieg Larsson (Actes Sud)	6 LE NOUVEAU PETIT ROBERT DE LA... Collectif (Robert)
7 L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSEMENT Muriel Barbery (Gallimard)	7 LA NOUVELLE GRAMMAIRE EN TABLEAUX Marie-Eva De Villers (Québec Amérique)
8 LA MORT, ENTRE AUTRES Philip Kerr (Du Masque)	8 BOÎTES À LUNCH SANTÉ Geneviève O'Gleiman (La Semaine)
9 LA VALSE LENTE DES TORTUES Katherine Pancol (Livre de Poche)	9 ANTIDOTE RX Collectif (Druide Informatique)
10 TOUTES CES CHOSES QU'ON NE S'EST... Marc Levy (Pocket)	10 MICHAEL JACKSON: LES DERNIÈRES... Ian Halperin (Transit Medias)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1 Millie Sydenier (Éditions Réunis)	1 ECLIPSE Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2 FASCINATION T. 4: RÉVÉLATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	2 206 BONES Kathy Reichs (Scribner)
3 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	3 THE TIME TRAVELER'S WIFE Audrey Niffenegger (Vintage Canada)
4 LES SECRETS DU DIVAN ROSE T. 1 Nadine Descheneaux (Boomerang)	4 THE BRASS VERDICT Michael Connelly (Warner Books)
5 NARUTO T. 42 Masashi Kishimoto (Kana)	5 DEAD UNTIL DARK Charlaine Harris (Aca Books)
6 QUÊTE D'AUTOMNE T. 1 Terie Garrison (ADA)	6 THE MERRIAM-WEBSTER DICTIONARY Collective (Merriam-Webster)
7 CATHY'S BOOK S. Stewart / J. Weisman (Bayard-Jeunesse)	7 LOVE THE ONE YOU'RE WITH Emily Giffin (Griffin)
8 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFRAMME T. 6 India Desjardins (Intouchables)	8 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO Stieg Larsson (Penguin Books)
9 JOURNAL D'UN VAMPIRE Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)	9 TWENTIES GIRL Sophie Kinsella (Dial Books)
10 HARRY POTTER ET LES RELIQUES DE... J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)	10 CITY OF BONES Cassandra Clare

ANouvel AUTEUR CONCOURS Jusqu'au 30 septembre

Votez pour le NOUVEL AUTEUR sur coteblogue.ca

ARCHAMBAULT recherche de nouveaux talents littéraires

DÉTAILS SUR WWW.COTEBOLOGUE.CA, LE BLOGUE D'ARCHAMBAULT Côté B

LITTÉRATURE

Le malavenant



LOUIS HAMELIN

Après la morne étendue de forêt rasée, sans vie jusqu'à l'horizon, puis reboisée, puis re-rasée et arrosée au Round-Up pour accueillir une bleuetière, j'étais arrivé sur des parterres de coupe en régénération et j'entendais enfin des parulines. Des flamboyantes, des à flancs marron, petits guerriers de beauté sonore dans leurs peintures nuptiales. Le plaisir suprême, pour un mélomane aviaire, consiste à comparer entre elles les variantes régionales d'un même chant. J'ai alors l'impression d'être le critique Christophe Huss jonglant avec ses feuilles de musique, le doigt sur la partition. Ce que j'entends n'est pas toujours fidèle au disque. J'avais déjà noté les différences d'interprétation des parulines à tête cendrée de Lanaudière et de l'Abitibi, les libertés prises avec le maestro. Alors, où fixer la norme? Où sont les Yves Berger et les Maurice Druon de l'Académie des bruants? Quand les oiseaux eux-mêmes se mettent à cultiver l'accent local, le combat pour la diversité culturelle n'est plus seulement quotidien, il devient aussi parfaitement naturel.

La veille, au bord du lac, j'avais entendu pour la première fois, avec une sorte d'ébahissement, le chant d'amour du tétras du Canada. Et ils doivent avoir des amours bien discrètes, parce que j'ai passé quatre ans dans leur cour sans jamais entendre cette sourde roulade dont le crescendo sonore et passionné paraîtrait plus à sa place dans une jungle du Guatemala. Au nord de la Laurentide, dans le crépuscule avancé, l'effet est tout simplement remarquable. Je veux dire: je n'entendais que ça, le son m'occupait comme le rugissement du lion s'empare de l'imagination et des entrailles de Francis Macomber dans la nouvelle de Hemingway. La trouille en moins. Je suis le genre de gars qui prête l'oreille à ce genre de choses. Entre la grive solitaire et le trépassé afghan, l'heure du souper ne me voit jamais hésiter. Les créatures musiciennes me le rendent

bien. Je sais que le jour où il me faudra glisser un ours polaire dans une fente pour l'écouter, le chant des grives va se retrouver à la une d'un cahier du samedi. En attendant, elles me font don de leur don.

J'étais si bien concentré sur celui des parulines, ce matin-là, quelque part au sud de la rivière Saguenay, que j'ai à peine entendu les deux détonations. Un premier claquement, sec, sa brève résonance dans le fond du bois, et pas besoin d'une oreille faite aux zinzinements de deux douzaines d'espèces de parulines pour savoir dire la carabine du fusil de chasse: ça parlait gros calibre, là-bas dans les collines.

Pas au diable, ni même au lion, mais presque. Plus tard dans la journée, le mari de la chasserresse et son beau-père sont venus nous présenter la victime affalée sur le plateau de leur pick-up. Ils sont arrivés en klaxonnant, un peu comme s'ils venaient (pardonnez mon langage) de lyncher un nègre. Ce n'est pas d'hier que je songe à m'étonner que soit permise, au Québec, cette chasse printanière à l'ours noir. Il faudrait peut-être débaucher quelques militants de la campagne des phoques et les assigner à la défense des quelques dizaines ou centaines d'ours qui, année après année, sont condamnés à mourir de faim une fois que leur mère les a quittés pour aller servir d'essuie-pieds dans un cosu pavillon de banlieue de la Pennsylvanie. C'est parfois pur assassinat, comme je l'ai vu faire à la télé: un tir de cinq mètres, d'une plateforme surélevée, sur un plantigrade plongé jusqu'au garrot dans un baril de beignes à la confiture de framboises.

J'écris, j'aime les beaux personnages, et j'en avais tout un devant moi: le Beau-Père. D'un type humain aussi éternel que l'Achab de Melville. Le petit-cousin nordique de l'officier de cavalerie héliportée incarné par Robert Duvall dans *Apocalypse Now*. Sauf que lui n'avait pas besoin de l'odeur du napalm pour s'exciter. Celle du sang lui suffisait. J'ai vu ses pareils à Clova et ailleurs. Ça fait 400 ans qu'ils essaient de se prouver entre eux, et au diable, et au bon Dieu, qu'ils sont plus forts que la nature. «*Ça leur fait juste du bien...*», a plaisanté celui-là pendant que son genre empoignait le muflé ensanglanté à deux mains et exhibait fièrement la mâchoire fracassée par le premier coup de feu. Il a eu le temps de ramper un peu avant le coup de grâce.



DERRICK CEVRAC AFP

William Burroughs, photographié en 1983

Il s'est avéré que la chasserresse avait envie d'une descente de lit. Et je dois cette justice au beau-père et au mari: ils nous ont offert de la viande. Eux n'avaient certainement pas l'intention d'y goûter. J'avais tourné le dos à la scène et sentais sur ma nuque les regards de ces hommes qui prenaient mon écœurement pour de la faiblesse. Je les écoutais chercher, au-delà du prétexte un peu mince, même à leurs yeux, de la transformation en tapis, des raisons à cette mise à mort. L'ours, a expliqué le genre, devait être tué parce que c'est un grand malavenant, voilà. Il avait vu sur YouTube une vidéo montrant le Martin de la fable en train d'échapper un bébé orignal. Les orignaux n'aiment pas beaucoup non plus les bleuetières et le Round-Up, mais ça, c'est une autre histoire. Dans celle-ci, il fallait un bouc émissaire. Je laisse de nouveau la parole au beau-père: «*Il y a une grosse mère qui rôde dans le coin avec ses deux oursons. Si tu la vois, même pas besoin de*

permis: tue, pis enterre!» La formule lui plaisait visiblement, assez pour qu'il la répète, encore et encore: «*Tue, enterre!*»

Je me suis rappelé cet homme dernièrement quand j'ai ouvert la réédition en poche d'un livre de Burroughs: *Entre chats*, dont j'ai déjà parlé dans cette chronique. Old Bull y décrit, entre autres, la mort d'un blaireau flingué à bout portant par une sorte de chef scout: «*Il aurait pu mordre les garçons.*» Il rapporte aussi la réaction d'une grosse femme de l'Oregon qu'on interroge au sujet du fameux Big Foot. Le journaliste: «*Quelle serait votre opinion si de telles créatures existaient?*» Réponse: «*Les tuer. Elles pourraient blesser quelqu'un.*» Je vous souhaite une bonne épidémie de grippe.

ENTRE CHATS

William Burroughs
Traduit de l'anglais par Gérard-Georges Lemaire
Christian Bourgois
Paris, 2009, 108 pages

POÉSIE

Danny Plourde, le revendicateur

HUGUES CORRIVEAU

Toujours au bord de la crise de nerfs, le poète Danny Plourde termine, avec *Cellule esperanza* (n'existe pas sans nous), sa trilogie amorcée avec *Vers quelque* (sommets nombreux à être seul) (2004, prix Félix-Leclerc 2005) et *Calme aurore* (s'unir ailleurs, du napalm plein l'œil) (2007, prix Émile-Nelligan 2007).

Le ton poursuit une quête radicale de la liberté, donnant à penser qu'il suit les traces de Patrick Straram. Irrité par l'individualisme, la perte des valeurs et la destruction éfrénée de la planète, le poète tonitrué et harangue, quelque peu dépité par sa relative impuissance à changer la donne: «*quand j'ai compris que je ne pourrais jamais changer le monde j'étais mort à souhait.*» Vif et incisif, le ton de ces textes en prose (sauf de rares exceptions), lyriques malgré tout, s'inscrit dans cette manière actuelle de la jeune poésie dans laquelle le surréalisme, l'automatisme et l'incongru trouvent à provoquer des chocs

de sens et des éclats dans les images inattendues.

«*complots larges disputés autour de la bûche Noël-portraits pâles couleurs vives de violeurs de poupons quelques crises financières séismes en familles Décimées frileuses si chanceux d'avoir des lectures légères.*» Oh! Que non! Pas légère, la lecture de ces textes qui, du même souffle, s'autorisent également la plus simplissime énonciation: «*mais comment oublier / la ca-goule de Carlo Giuliani 23 ans / étudiant italien 20 juillet 2001 à Gènes / lors d'une manif contre le G8 / sera frappé au visage par une décharge / de balles en caoutchouc / et écrasé deux fois plutôt qu'une / sous la Jeep blindée des gendarmes?*»

Renonçant aussi à la ponctuation, remplacée par des espaces, le poète suit la nouvelle vague poétique de la «liste» comme forme de poésie transcendante. Si, chez certains, la chose est navrante, chez Plourde, quoiqu'on pourrait souhaiter moins de laxisme, les listes demeurent référentielles et directe-

ment liées au propos soutenu contre l'évidement de la pensée: «*et pour le simple plaisir de jaser nous placoterons cellulite smog sondages gélatine peuple pommes de terre pourcentage Abominable bêtise horreur saccage.*»

Il y a plus évidemment, entre autres, un texte sur des outardes qui rappelle la vie sauvage, des jeux sonores volontairement agaçants (un texte en «V», notamment: «*faces vous des floppées ravagées par le frette et la valse vulgaire des vagues vacarmes vieilles valves vulves.*»). Mais bon, la poésie s'éploie ici avec une richesse opulente qu'on ne saurait contester. Recueil exigeant mais vivifiant que cette *Cellule esperanza*.

Collaborateur du Devoir

CELLULE ESPERANZA (N'EXISTE PAS SANS NOUS)

Danny Plourde
L'Hexagone,
coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2009, 144 pages



Danny Plourde

© AUDREY CÔTÉ

ROMAN QUÉBÉCOIS

Vestiaire de l'enfance

Dans sa première œuvre de fiction, Morgan Le Thiec nous entraîne dans le vestiaire de l'enfance d'où ne demandent qu'à jaillir les secrets enfouis sous le bric-à-brac de la vie de ses personnages. Dans *Les Petites Filles dans leurs papiers de soie*, l'enfance n'est pas le paradis perdu auquel on veut nous faire croire.

SUZANNE GIGUÈRE

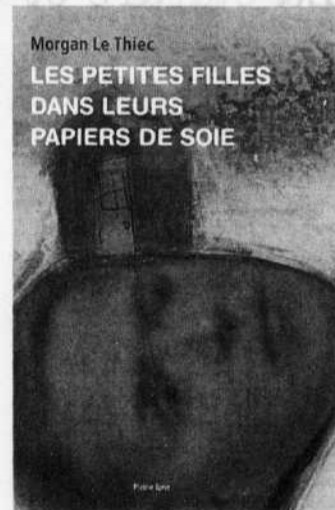
L'innocence — cette idée fragile et souvent abstraite — subit les chocs à répétition du mensonge, de la haine, du malheur, rarement de l'amour. Bles-sure indélébile qui constitue l'épicentre de chacun des récits. Les quatorze nouvelles du recueil évoquent l'héritage de l'enfance. En d'autres mots, le lien aigu entre le destin des personnages et l'enfance qu'ils ont vécue.

Blottis au creux de leurs silences, des hommes et des femmes contiennent cet héritage trop lourd, sorte d'exil intérieur. Une jeune mère revoit, dans le miroir de sa chambre, «*la petite bête effrayée qu'elle a toujours été enfant, assise à son bureau*» (*Les Petites Filles dans leurs papiers de soie*). Au milieu du couloir, un petit garçon tend ses mains vers les longues jambes de sa mère qui se dérobe, pour y chercher appui. Il reste «*tout entier dans ce geste infini*» (*Memorial Drive*).

Le va-et-vient du manque est évoqué dans *Bostanci*, à travers une petite berceuse kurde, et dans *Rivière-qu'on-ne-voit-pas*, où une fillette dont les parents sont séparés ne rationalise pas

mais absorbe les premières impressions: «*Il nous manquera toujours une bouche et des bras pour mieux vivre.*» Le très beau vers «*Larmes d'enfants / Mises à sécher sur l'herbe verte*» tiré du poème *De petites peines*, d'Anne Hébert, résonne dans *Le plus grand jardin des bords de l'Érdre*. Ce récit parle des mystères de la filiation et de l'indicible qui fait partie de la transmission: «*Je pense à tous ces mots que l'on prononce mal ou que l'on ne prononce pas.*»

Parvenus à l'âge adulte, ces hommes et ces femmes endolories par leurs lignes de faille héréditaires du passé sont soudainement saisis d'un malaise ou d'un choc qui fait ressortir la complexité de leur destin respectif. Ils tentent de trouver leurs propres solutions pour tenir le coup: partir, sans autorisation et sans pardon (*Memorial Drive*), assumer l'exil (*En ce jour infranchissable*), sculpter pour témoigner (*Histoire de nos mains*), écrire pour séparer la lumière des ténèbres (*Les Grandes Profondeurs*), aider une petite fille à venir au monde (*Les Petites Filles dans leurs papiers de soie*), mentir ou échouer à dire l'essentiel (*Coquelicot*).



«*L'écriture est une maladie d'enfance. Elle est là, elle s'installe. Votre main tient son premier crayon. Vous quittez rarement votre chambre et vous jouez mal avec les autres.*» Qui sait si Morgan Le Thiec n'a pas été cette petite fille qui, devenue écrivaine, s'immisce à pas de loup au cœur de ce vestiaire de l'enfance qu'on ne referme jamais tout à fait? Avec une écriture sans fausse note aucune, dans la précision des mots et des détails.

Collaboratrice du Devoir

LES PETITES FILLES DANS LEURS PAPIERS DE SOIE

Morgan Le Thiec
Éditions de la Pleine lune
Montréal, 2009, 120 pages

POÉSIE

François Vigneault, jardinier de la poésie

LOUIS CORNELIER

«*Le jardin est une école / Pour qui veut apprendre / Ce qui pousse en lui*», écrit François Vigneault à la première page de *Poèmes du jardin* (Les Heures bleues, 2009), un délicieux et profond recueil de haïkus. Écrivain délicat qui maîtrise l'art d'évoquer les choses graves avec transparence et simplicité, Vigneault, fils d'un certain Gilles et frère d'un cer-

tain Guillaume, passe ici quatre saisons au jardin en quête de l'essentiel.

Bellement intense — «*Je ne peux exister / Que pour témoigner / De ce tourbillon qui m'emporte*», note-t-il —, il dit la nécessité de l'ancrage pour les humains — «*Nous sommes à la merci / De tout ce qui / n'a pas de racines*» —, la grandeur du quotidien embrassé dans toutes ses facettes — «*Le journal me sert*

aussi / À allumer un feu / Pour prendre des nouvelles du soir — et la foi indispensable au bonheur du mortel — «*Ne pas croire en la vie / Ni en la mort / C'est ne pas croire en soi.*»

Sobre, la poésie de François Vigneault n'en est pas moins incandescente. L'accompagnement, dans ces pages, des dessins de l'artiste Marie Laberge.

Collaborateur du Devoir

LIVRES

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le geste et la parole de Lydie Salvayre

Wallet confie les moments forts de sa vie, revus tel un spectacle inoubliable, à Lydie Salvayre, qui note, questionne et mêle sa voix à son tour

GUYLAINE MASSOUTRE

Il a suffi d'un souci de santé pour qu'un livre naisse. Quand l'éditeur Bernard Wallet a cru perdre la vue, il y a un an, Lydie Salvayre s'est lancé un défi: consigner le plus épique et le plus épique de la vie de «BW», un grand voyage de la Turquie au Cachemire, en passant par le Pakistan. On pouvait jadis s'y rendre sans armes.

Portrait de l'homme aimé, parti sac à dos à l'aventure en 1969, BW campe un cas d'espèce. On y lit comment un décrocheur têtu, parti s'enivrer ailleurs sur un beau prétexte, voulut se fuir. Ce faisant, il servait sa quête concrète d'émotions, de mœurs nouvelles, et rêvait en secret d'absolu.

Ainsi, Wallet confie les moments forts de sa vie, revus tel un spectacle inoubliable, à Lydie Salvayre, qui note, questionne et mêle sa voix à son tour. Provocante, moqueuse et tendre envers ce caractère entier, elle retrace un vécu implicite.

Arrivées et rebonds

Périlleuse, cette double prestation réussit sans ostentation ni fausse honte. «Mais que je sois écorché vif plutôt que de contribuer à faire de ce livre un déversoir», prévient BW. Vif autant par le rythme que par son ton direct, voire abrupt et exempt



Dans BW, Lydie Salvayre consacre de belles pages à la force des passions, à la connivence avec l'imprévu.

de fioritures oratoires, ce chassé-croisé de langage bondit entre les raccourcis et les décrochements. Coup de poing oral et écrit, il ménage des surprises ressemblant à son propos, l'aventure humaine.

«BW est heureux, disais-je, avec les Afghans, heureux en tout cas autant qu'il peut l'être. Mais il lui faut encore s'en aller. Céder

à sa pulsion nomade. Est-ce une maladie? Quitter l'Égypte, dit BW comme s'il était condamné.» Simplicité nerveuse, agitations passées et présentes, rires ponctués le texte, l'écriture témoigne de ce qui s'échappe, la vie telle quelle, fragile à l'instant. Salvayre écrit ce livre en temps réel, durant deux semaines d'incertitude quant à

l'issue du traitement, dont elle pousse l'argument jusqu'au détail clinique. Faire vrai, comme s'il s'agissait de science et de dépêche: la lutte des sentiments dit l'urgence de la pitié et la défonce contre le temps.

Si la maladie prive et déprime, écrire équivalait à agir. BW se laisse faire, doute et se reprend. Salvayre recule, consi-

dère le rapport entre vivre et écrire, lire et éditer. Une ascension dans l'Himalaya? Editer? Il y faut le même cran, du verbe crâner, ce mélange d'orgueil indomptable, de lucidité et de courage, qu'il a montré à la barre des Éditions Verticales. Depuis qu'il y a renoncé, les confidences se font amères. BW, désabusé par le marché, redevient vif sur le mode de jadis, contemporain d'un jazz moult fois évoqué. Danse, d'un pied sur l'autre, sur le vieux toit du monde.

Un caractère

Pour Salvayre, l'essentiel git dans la force de caractère, la rébellion, l'inadéquation au réel. Elle consacre de belles pages à la force des passions, à la connivence avec l'impré-

vu. Dans la tourmente, la littérature semble le refuge d'un cœur pur, aristocrate libre dans un mirage. Tant pis pour le mépris, l'impatience, les faiblesses de l'homme aussi! Les chagrins nés de ses propres limites, comme des pensées négatives, ont ensemble des accents baudelairiens. Dans ce qui est perturbé, l'écrivaine voit une dévastation fantastique, et sa biographie s'élargit. Il y aura eu des démissions, des déceptions. Mais à BW, indéfectible, l'amitié de Pierre Michon; le militantisme; l'hilarité des coups flam-

bants, précédant Mai 68; De-

bord à 20 ans.

BW rejoint *Les Années d'Annie Ernaux* et *Tigre en papier* d'Olivier Rolin. Dans ces livres, la littérature est une question de vie et de mort. Sa valeur suprême? Accueillir la rupture. «C'est cette disposition de son âme qui fait de lui, me semble-t-il, un grand lecteur [...], "communier" avec Don Quichotte, le Prince Mychkine, Bartleby ou Gregor Samsa. Car leur énigme, car l'obscurité de leur âme, car l'inexplicable de leurs gestes, loin de le surprendre, de l'inquiéter ou de l'effarer, lui semble, au contraire, témoigner de leur humanité même.» Sortir des sentiers battus n'est rien sans l'art de la guerre, sans nerfs d'acier.

Il y a des circonstances où un samouraï pose les armes. Comme lors de la guerre au Liban. BW écrira un essai, *Paysages avec palmiers* (Gallimard, L'Infini, 1992), impossible réconciliation entre la beauté et la hideur. Vaut-il mieux être aveugle? Même s'il s'abandonne au repos du guerrier, des rides profondes se sont creusées, stigmatisés sur BW qu'aucun écrivain n'a pu ni ne pourra effacer.

Collaboratrice du Devoir

BW

Lydie Salvayre
Le Seuil
Paris, 2009, 206 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Identités multiples

La culture et l'histoire sépharades racontées par Eliette Abécassis

NAÏM KATTAN

«Nous avons tous des identités multiples», répète Eliette Abécassis plusieurs fois dans son dernier ouvrage, *Sépharade*. Dans ce roman, le plus ambitieux de ses livres, en ayant recours à l'histoire, au parcours géographique et à la fiction, elle cherche à cerner, sinon à définir, celles du sépharade. Son personnage central, Esther, oscille entre les déchirements et le métissage sans aboutir. D'origine marocaine, comme l'auteure, elle vit à Strasbourg et ne se sent que partiellement alsacienne, car le souffle sépharade surgit à travers la mémoire marocaine.

Ayant en majorité quitté leur terre natale, les juifs marocains sont dispersés en France, en Israël et au Canada. Esther a une tante dans chacun de ces pays. Celle du Canada est la secrétaire de rédaction de la revue *La Voix sépharade de Montréal*. Cependant, les pages qu'Abécassis consacre à notre ville sont brèves et relativement anodines.

Réunies à Jérusalem à l'occasion du prochain mariage d'Esther, les autres tantes représentent les diverses dimensions de son identité. Yvonne n'a pas quitté le Maroc et incarne la fidélité, mais tout autant un immobilisme qui engendre la frustration et le rêve d'un

ailleurs; Rachel a choisi Israël et Suzanne est la mère, strasbourgeoise d'adoption. Elle possède une volonté à peine voilée de garder sa fille pour elle. Elle l'assujettit à un amour étouffant et plaintif qui ne l'empêche pas de la maltraiter. Sa sœur Myriam s'est mariée, fuyant la maison et le harcèlement de sa mère.

La naissance d'Esther est entourée de mystère, fruit d'une faute, d'un amour qui n'a pas abouti au mariage. L'homme que Suzanne a épousé l'a élevée et lui a servi de père. Cette énigme donne à la narration une raison d'être. Esther visite plusieurs villes et cela sert de prétexte à Abécassis pour faire le récit de l'histoire des sépharades. Elle se rend en Espagne en tournée avec un compagnon français, ce qui lui permet de découvrir les années glorieuses et riches des Juifs sous le règne des Arabes, suivies des horreurs et des atrocités de l'Inquisition et de la contrainte au départ.

La visite au Maroc donne à la romancière l'occasion de rendre hommage aux rois Mohamed V et Hassan II, protecteurs de leurs sujets juifs. Son nouveau pays, la France, a permis l'émancipation et a proclamé l'égalité et le respect des droits de la personne. En Israël, elle vit le retour à l'origine lointaine et, grâce au dynamisme



Eliette Abécassis

BERTRAND LANGLOIS APF

du nouvel État, elle éprouve la vitalité de la réalité présente.

Charles, le fiancé d'Esther, est un sépharade marocain en perte d'identité. Il retrouve ses bases quand il fait sa connaissance.

En fin de compte, le mariage n'aura pas lieu. En dépit de sa

complexité, l'intrigue n'explique pas cet échec et c'est Saadia, le grand-père de Charles, qui, dans les dernières lignes du roman, en donne les raisons: «Tous ici, nous sommes en danger de nous perdre. Ce temps est celui de la fin de notre

monde millénaire, la fin de notre culture. Chacun en est responsable. Et nous en particulier. Nous sommes les derniers sépharades.»

Tout au long de ce long récit, la réalité sépharade semble consister en un passé divers et multiple dans une succession d'épisodes historiques et de pays. Le présent est vécu grâce à la cuisine et aux fêtes qui en donnent les occasions. Abécassis revient très souvent au couscous, au tagine, au thé à la menthe. L'autre dimension du présent se présente au rythme

des superstitions, de la crainte du mauvais œil et finalement d'un rapport familial d'autant plus exigeant qu'il est au seuil de la dissolution.

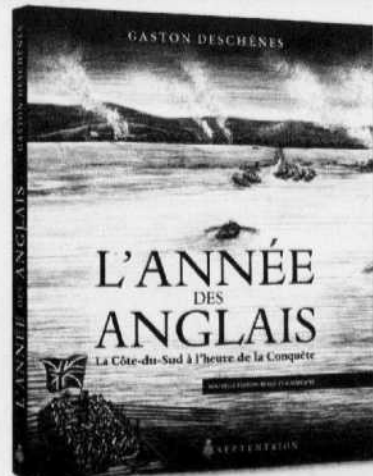
Eliette Abécassis mène cette narration avec maîtrise. On lit ce livre avec un véritable et constant plaisir. Quant à l'avenir du sépharade...

Collaborateur du Devoir

SÉPHARADE

Eliette Abécassis
Albin Michel
Paris, 2009, 457 pages

LA CONQUÊTE AUTREMENT



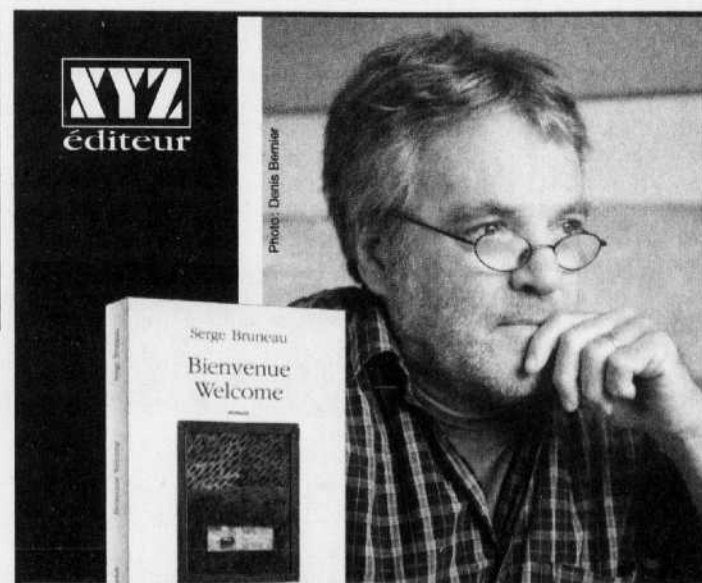
L'Année des Anglais raconte comment les habitants de la Côte-du-Sud ont vécu le débarquement des troupes à Kamouraska et à Montmagny le 9 septembre 1759. En l'absence des miliciens alors regroupés à Québec pour défendre la capitale, ils ont multiplié, avec leurs faibles moyens, les embuscades dans l'espoir de ralentir les pillards et les incendiaires.

978-2-89448-588-0
160 PAGES, 29,95 \$

SEPTENTRION, Q.C. CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Membre de F

ASSOCIATION
NATIONALE
DES ÉDITEURS
DE LIVRES



Serge Bruneau
Bienvenue Welcome

256 p., 25 \$

Peintre désabusé, Simon entre dans la soixantaine. Ça ne va pas bien avec Sophie, pas plus qu'avec son fils Hugo, bcbg. Pour faire diversion, il se tourne vers son passé. La belle époque? Ce serait trop beau si c'était vrai. Constat que la vie est une mocheté.

www.editionsxyz.com

Causerie et lancement de la biographie

Robert Rumilly

L'homme de Duplessis,
publiée chez Lux éditeur

Avec l'auteur,

Jean-François
Nadeau

Le jeudi 10 septembre à 18h30
à la Librairie Monet

RSVP:

anne-pascale@librairiemonet.com ou
514-337-4088 poste 213

Monet nous
réinventons
la librairie

Galleries Normandie 2752, rue de Salaberry, Montréal H3M 1L3

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Qui vote pour qui ?



LOUIS CORNELLIER

Il n'y a pas que dans le monde du sport que les gérants d'estrade pullulent. Dans l'univers politique, ils sont aussi légion. Pour expliquer la débâcle de l'ADQ en 2008, par exemple, ils se sont rabattus sur le recul de la participation électorale. Déçus par la performance de l'équipe Dumont, les électeurs adéquistes auraient décidé, en masse, de rester chez eux. Or, selon les politologues Éric Bélanger et Richard Nadeau, qui signent *Le Comportement électoral des Québécois*, cette explication ne tient pas.

Fort essai d'analyse politique fine, cet ouvrage se propose d'étudier les « motivations des électeurs lors des élections provinciales de mars 2007 et de décembre 2008 », afin de « mieux comprendre les fluctuations importantes du comportement électoral des Québécois au cours des dernières années ». Pour ce faire, il se fonde sur deux grandes enquêtes réalisées par Léger Marketing, dans la supervision de ses auteurs, durant les jours qui ont suivi les deux élections en question. Ces dernières, faut-il le rappeler, « ont été marquées par la montée des tiers partis et le recul de la participation ».

Un petit retour en arrière s'impose, afin de bien contextualiser l'actuelle dynamique électorale. La période 1944-1966 se caractérise par une polarisation du vote entre l'Union nationale (UN) et le Parti libéral. La première domine, mais décline malgré tout à partir de 1956, alors que l'appui au deuxième reste stable. Durant

cette période où le cycle électoral est régulier (tous les quatre ans), la participation est relativement élevée (75 %).

L'élection de 1970 marque une rupture, avec l'effondrement de l'UN et l'arrivée du Parti québécois (PQ). Une nouvelle ère commence (1970-1998), caractérisée par une polarisation entre le PQ et le Parti libéral du Québec (PLQ), c'est-à-dire dominée par l'enjeu du statut politique du Québec. La participation électorale est importante (79 %), mais moindre lors des deux scrutins — 1985 et 1989 — qui portent les libéraux au pouvoir.

En 2002, l'ADQ, qui frappait à la porte des ligues majeures depuis presque dix ans, décolle véritablement dans les sondages. Au scrutin de 2003, elle ne parvient toutefois pas à concrétiser cette nouvelle popularité. Cette élection marque néanmoins le début d'un nouveau cycle, caractérisé par l'instabilité du vote et une importante baisse de la participation électorale, qui n'est toutefois pas propre au Québec.

Comment saisir, dans ce contexte, les motivations des électeurs? Bélanger et Nadeau proposent de tenir compte de deux catégories explicatives: les variables lourdes (langue, âge, genre, clivage régional, scolarité, statut socio-économique, pratique religieuse, valeurs et, surtout, position sur la question nationale) et les facteurs de court terme (conjoncture économique, enjeux débattus durant la campagne, image des chefs).

Pour 2007, l'analyse des variables lourdes donne les profils suivants. L'électeur adéquiste est francophone, d'âge moyen, moins scolarisé et habite la couronne montréalaise ou les régions du Centre-du-Québec et de la Capitale-Nationale. L'électeur adéquist, sur le plan religieux, est moins pratiquant que son sem-

blable libéral, mais plus que celui des autres partis. Par rapport aux adéquistes, les verts sont plus anglophones, plus jeunes, plus scolarisés, plus urbains et moins pratiquants. Ceux qui votent pour Québec solidaire sont surtout montréalais, plus scolarisés, plus pauvres, plus jeunes et moins pratiquants.

L'électeur libéral serait, quant à lui, toujours par rapport à l'électeur adéquiste, moins francophone, plus âgé, plus pratiquant, habiterait Montréal ou l'Outaouais, serait plus scolarisé, mais pas plus riche. L'électeur adéquiste, enfin, serait aussi francophone, un peu plus jeune, un peu plus scolarisé, pas plus riche et moins pratiquant.

Les profils idéologiques des clientèles des divers partis s'avèrent sans surprise. Les péquistes et les solidaires se ressemblent: ils sont souverainistes, interventionnistes, peu enclins au conservatisme moral et critiques à l'égard des institutions démocratiques. Les premiers sont toutefois légèrement plus favorables au patronat que les seconds. Les verts sont divisés sur la question nationale, interventionnistes, un peu plus favorables au patronat, pas plus moralement conservateurs que les péquistes, mais un peu plus sensibles au malaise démocratique. Les adéquistes sont plus fédéralistes que souverainistes, moins interventionnistes que tous les autres, favorables au patronat, assez conservateurs sur le plan moral et les plus sensibles de tous au malaise démocratique. Les libéraux, enfin, sont fédéralistes, plus interventionnistes que les adéquistes mais moins que les autres, favorables au patronat, conservateurs sur le plan moral et moins sensibles au malaise démocratique.

Ces variables lourdes ne changeront pas vraiment entre 2007 et 2008. Ce sont plutôt les facteurs de court terme qui influenceront sur les

résultats électoraux, preuve que les campagnes électorales ont un effet. Ainsi, en 2007, l'intérêt pour les questions environnementales a favorisé la discrète émergence du Parti vert, mais ce sont surtout la question des accommodements raisonnables et la bonne image de Dumont — perçu comme honnête et compétent — qu'il faut retenir pour expliquer le succès de l'ADQ.

En 2008, cette perception ne tient plus, la crise politique à Ottawa (y aura-t-il une coalition?) relance un peu le PQ et Charest parvient à récupérer la crise financière à son profit. Bélanger et Nadeau insistent: c'est la défection, et non l'abstentionnisme, qui a coulé l'ADQ. L'abstentionnisme, en fait, aurait coûté plus cher, dans l'ordre, au PLQ et au PQ qu'à l'ADQ.

Pour l'heure, concluent les experts, on assiste à un désalignement de l'électorat québécois. La thèse du « mouvement générationnel apparent derrière la montée de l'ADQ en 2007 » ne s'est pas concrétisée. Les tiers partis (ADQ, PV, QS) ne parviennent pas à s'imposer comme partis de gouvernement, alors que le PQ et le PLQ convergent souvent sur les questions socioéconomiques. Ce désalignement, qui s'accompagne d'un fort abstentionnisme, pourrait être surmonté, éventuellement, par un retour en force de la question nationale, qui favoriserait le bipartisme PQ-PLQ et la participation électorale, ou par « l'émergence d'une nouvelle force politique au Québec, à la fois crédible et modérée ». C'est à suivre.

louisco@sympatico.ca

LE COMPORTEMENT ÉLECTORAL DES QUÉBÉCOIS

Éric Bélanger et Richard Nadeau
Presses de l'Université de Montréal
Montréal, 2009, 176 pages

HISTOIRE

Terrain d'entente

Enfin traduit, le livre de Richard White consacré à la longue période de cohabitation entre Blancs et Indiens dans la région des Grands Lacs a bousculé les mythes fondateurs de la naissance des États-Unis

CLAIRE JUDE
DE LARIVIÈRE

Au milieu du XVII^e siècle, les marchands, officiers et missionnaires français partirent à la découverte de la région des Grands Lacs canadiens. Les premiers cherchaient de la fourrure de castor à négocier, les deuxièmes les territoires pour bâtir un empire, les derniers des âmes à convertir. Ce qu'ils nommèrent le « Pays d'en haut » était alors habité par différents peuples indiens, partageant une langue commune, l'algonquien. Chasseurs et cultivateurs, pratiquant également le commerce des fourrures, les Algonquiens s'étaient réfugiés vers l'ouest, autour des lacs, sous la menace des Iroquois. Ils s'associeraient aux Français pour contrer cet ennemi commun. Les Blancs et les Indiens, alors contraints de vivre ensemble, élaborèrent un espace partagé, où les accommodements et les médiations leur permirent de cohabiter. Ce « Middle Ground », ainsi défini par Richard White, professeur d'histoire à l'Université Stanford (Californie), était cet « entre-deux » où les Indiens et les Blancs, « cocréateurs d'un monde en devenir », enfantaient une société nouvelle, née de malentendus et d'incompréhensions réciproques, mais aussi d'enchevêtrements culturels et de compromis.

Refusant le concept appauvrissant d'acculturation, par laquelle les dominants imposent leur culture aux dominés, White a ainsi forgé un outil efficace, qui rappelle le « métissage » ou l'« hybridation », enjeux de nombreux travaux actuels, en particulier dans le domaine de l'histoire globale. Devenu un classique aux

États-Unis, *Le Middle Ground. Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815*, publié pour la première fois en 1991, fut accueilli avec enthousiasme par la critique et couronné de plusieurs prix — il fut en particulier finaliste du Pulitzer en 1992. L'ouvrage, déjà réimprimé plus de vingt fois, devrait enfin trouver, grâce à cette traduction, son public francophone.

Pendant les deux siècles que durèrent la domination française puis britannique, le Middle Ground se transforma, évolua, s'adaptait, afin de permettre à chacun d'y trouver un espace possible de sens commun. Le Dieu des chrétiens y était assimilé au « Grand Manitou », tandis que les Indiens se forgeaient une identité partagée d'« enfants d'Onontio », cette figure rituelle de père auquel ils se soumettaient, et qu'acceptaient d'incarner les gouverneurs français successifs. L'arrivée des Anglo-Américains, au XIX^e siècle,

marqua cependant la fin du Middle Ground, lorsqu'une seule alternative fut offerte aux Indiens: l'assimilation ou l'altérité. Les conséquences en furent dramatiquement profondes, l'Indien devenant l'Autre absolu, l'étranger, l'exotique que les Blancs allaient enfin pouvoir transformer en objet d'étude et non plus considérer comme acteur d'une histoire séculaire.

Il ne s'agit pourtant pas d'avoir du Middle Ground une vision angélique. Les épidémies et la faim, la convoitise et la violence y étaient des problèmes particulièrement aigus. Les conflits mettaient à l'épreuve les tenants d'une justice négociée, qui devaient tenir compte des exigences parfois contradictoires des Blancs et des Indiens.

Un « monde nouveau »

Ainsi, en avril 1723, un soldat français fut assassiné par un concitoyen. Le coupable fut immédiatement condamné à mort par les autorités françaises, mais les Illinois, qui entretenaient avec lui des relations privilégiées, demandèrent sa grâce. Kiraouéria, un chef kaskaskia converti au christianisme, intervint: « Versez-vous le sang d'un Français pour effacer celui d'un autre? »

Il rappela que le meurtre, pour les Algonquiens, relevait de la folie et ne devait pas être vengé par le sang, mais il invoqua également le pardon de Dieu. Les Français ne voulurent pas prendre le risque de mépriser la requête des Indiens. Appel fut fait auprès du roi, et le coupable fut libéré le mois suivant.

Dans une recherche minutieuse,

engageant un nombre impressionnant de documents d'archives, White dévoile, cas après cas, le fonctionnement du Middle Ground. Son ap-

proche pragmatisme lui permet d'envisager les compétences des différents acteurs, en dépassant une histoire de la colonisation qui se limiterait à des enjeux d'assimilation ou de résistance, suivant en cela les mises en garde de l'anthropologue James Clifford. Colons et colonisés participaient ici de l'élaboration d'un « monde nouveau compréhensible par tous », et sans nier la violence et les destructions de la conquête, White évite une « victimisation » des Indiens qui leur contesterait toute capacité d'action.

Sans nier la violence et les destructions de la conquête, White évite une « victimisation » des Indiens qui leur contesterait toute capacité d'action

les mythes simplificateurs de l'identité nationale américaine tout en offrant, et c'est la force de son épluchage, des perspectives épistémologiques majeures redéfinissant les relations entre anthropologie et histoire.

Le Monde

LE MIDDLE GROUND INDIENS, EMPIRES ET RÉPUBLIQUES DANS LA RÉGION DES GRANDS LACS 1650-1815

Richard White
Traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Frédéric Cotton,
Anacharsis
Toulouse, 2009, 736 pages

EN BREF

Méchant Lance

Vous croyez encore à la relative pureté du champion cycliste et survivant du cancer Lance Armstrong? Ce n'est pas le cas du D^r Jean-Pierre de Mondenard, grand spécialiste français du dopage sportif. Dans *La Grande Imposture* (Hugo et cie, 2009), un ouvrage d'entretiens avec le journaliste David Garcia, le docteur Mondenard se livre à une attaque en règle contre les préférences au fair-play de l'athlète texan. Chargé et maître de l'intimidation disgracieuse, ce dernier, selon le médecin, n'a rien d'un modèle pour qui que ce soit. — *Le Devoir*

BOGDAN CRISTEL REUTERS
Lance Armstrong en pleine action au dernier Tour de France

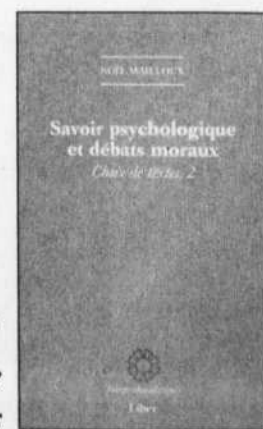
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Collection Voix psychanalytiques

Sous la direction de
Marilou BrousseauOndes de psychanalyse
Douze entretiens

202 pages, 22 dollars



258 pages, 24 dollars

Noël Mailloux

Savoir psychologique
et débats moraux

La-doo-ke-a (Buffalo Bull), un grand guerrier Pawnee, 1832, par George Catlin. National Museum of American Art, Washington D. C., © Art Ressource